

TARŌ
UN VRAI ROMAN

MINAÉ MIZUMURA

TARŌ UN VRAI ROMAN

roman

TRADUIT DU JAPONAIS
PAR SOPHIE REFLE

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Cet ouvrage a été édité sous la direction de Fusako Hasae
et Vincent Bardet

Titre original : *Honkaku shōsetsu*
Première publication : Shinchōsha Publishing Co., Ltd., Tokyo, 2002
ISBN original : 4-10-407702-X C0093
© Minaé Mizumura, 2002

Les droits français ont été conclus avec Shinchōsha
par le Japan Foreign-Rights Centre

ISBN : 978-2-02-137683-8

© Éditions du Seuil, mai 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Prologue

Être romancier de profession ou romancier par vocation, sont deux choses très différentes.

Dans la vie de tous les jours nous avons à remplir un nombre surprenant de formulaires – cartes de débarquement, bulletins d'adhésion à un club de location de vidéos, demandes de cartes de crédit – sur lesquels figure, à côté des rubriques nom et prénom, date de naissance, adresse, celle qui concerne la profession. Elle me fait toujours hésiter. Je n'ai peut-être pas besoin d'écrire « romancière ». En la voyant, je me souviens que je n'ai écrit que deux romans, et que je ne pourrais pas vivre de mes seuls droits d'auteur. Puis je griffonne « travailleur indépendant » ou autre chose, en me demandant si je pourrais un jour me proclamer fièrement « romancière », et quelle serait ma satisfaction si mes romans suffisaient à assurer mon quotidien.

Mais cette préoccupation concerne ma « profession ». Elle n'est pas fondamentalement différente de celle que ressentirait quelqu'un qui vient d'ouvrir une blanchisserie en face de la gare en s'interrogeant sur l'avenir de son commerce. C'est une préoccupation importante pour tous les gens qui doivent gagner leur vie, mais ce n'est pas la première pour ceux qui essaient d'écrire des romans. La leur porte sur la « vocation ».

Admettons par exemple que dans dix ans j'aie écrit de nombreux romans et que j'en vive très bien. Je ne crois pas cela possible, mais admettons cette hypothèse. Je pense que je n'en serai ni satisfaite, ni délivrée de mon interrogation sur mon statut de romancière. Parce

qu'un romancier est un artiste, et qu'un artiste ne peut exister qu'en tentant de répondre à la question de savoir s'il est né pour être artiste parce que le sort l'a voulu, avant de se demander s'il peut vivre de son art. À la base de ce questionnement, il y a une pensée mégalo-maniaque qui le pousse à croire qu'il devait naître artiste à cause d'une puissance invisible qui dépasse la raison humaine, la puissance mystérieuse qui régit l'univers tout entier. Cette pensée est particulièrement forte chez un romancier. Deux choses sont absolument nécessaires pour devenir musicien, danseur ou peintre : un don inné et un travail acharné. Devenir romancier est par comparaison bien plus simple. N'importe qui peut écrire et devenir romancier du jour au lendemain. Décider que X en est un mais pas Y est infiniment arbitraire. C'est précisément pour cela que je souhaite plus ardemment que n'importe qui entendre une voix divine me souffler à l'oreille : « Tu es née pour être romancière, c'est la volonté du Ciel et la Providence divine. »

Ce miracle s'est produit pour moi il y a deux ans.

Je séjournais dans une petite ville de la côte Ouest des États-Unis, Palo Alto, où j'étais en train d'écrire mon troisième roman. Je doutais beaucoup de moi et je n'avançais que très lentement. Une « histoire comme un roman » m'a été envoyée par le Ciel de manière totalement inattendue. Elle n'était destinée qu'à moi.

C'était celle d'un homme que je connaissais, ou plutôt que ma famille connaissait autrefois à New York. Un homme qui sort de l'ordinaire. Arrivé du Japon sans un sou vaillant, il a réalisé le rêve américain en trouvant la richesse et la réussite, et sa vie a acquis un statut quasi légendaire parmi les Japonais installés de longue date à New York. L'autre vie qu'il a eue au Japon est ignorée de tous. Marquée par la pauvreté de l'après-guerre, elle ressemble vraiment à un roman. Cette histoire qui était appelée à rester secrète n'aurait dû connaître qu'une existence éphémère. Mais un jeune homme qui l'avait apprise par hasard au Japon avait traversé l'océan Pacifique pour me l'apporter à Palo Alto, tel un cadeau précieux. Bien sûr, ce jeune homme n'avait pas fait le voyage pour cela. Il était venu

aux États-Unis pour ses propres raisons, qui l'avaient conduit à me rendre visite, et il était reparti après m'avoir raconté ce dont il avait envie de me parler. Mais de mon point de vue, c'était comme si le Ciel l'avait envoyé.

Cela s'est produit pendant une nuit où une pluie diluvienne, comme le nord de la Californie n'en avait pas connu depuis plusieurs décennies, nous isolait du reste du monde. Il ne fait aucun doute que la violence de la nature avait causé chez moi un état d'excitation. Au moment où l'histoire s'est achevée, j'étais comme en état de choc. Il y avait dans la vie de cet homme que je connaissais une « histoire comme un roman » – et un concours de circonstances avait fait qu'elle était parvenue à mes oreilles... C'était le fruit du hasard, et précisément pour cette raison j'avais l'impression d'avoir reçu une révélation céleste : « Tu es née romancière. »

J'ai remercié le Ciel.

Mes problèmes ont naturellement commencé à ce moment-là. D'un ordre totalement différent de celui de la « vocation », ils portaient sur la nature du roman. Ou plus précisément sur le roman contemporain de langue japonaise. Je me suis lancée dans l'écriture d'un roman basé sur cette « histoire comme un roman », mais, comme j'en parlerai plus loin, non pas avec le sentiment exalté d'avoir reçu une révélation divine, mais habitée par la sensation coupable d'écrire ce qui ne devait pas l'être et la crainte de l'échec. Au bout de quelque temps cependant, cela a cessé de me préoccuper. Parce que j'ai senti, au fur et à mesure que le roman prenait forme, que je me détachais de moi-même, en réalisant que ce que j'écrivais était insignifiant au regard de l'océan intemporel de la littérature. Qu'il se trouve des lecteurs pour le lire ferait mon bonheur.

Une longue, longue histoire avant le début du vrai roman

À *Long Island*

Je n'avais pas encore fini la *high school* américaine, en y réfléchissant, je devais être en onzième année – ce qui correspond à la deuxième année de lycée japonais. Nanaé, mon aînée de deux ans, étudiait déjà la musique à Boston, et dans notre maison de Long Island dans la banlieue de New York il n'y avait plus que mon père, ma mère et moi. Quatre ou cinq ans s'étaient écoulés depuis que nous avions quitté le Japon pour suivre mon père envoyé en Amérique par sa société, mais à ma grande honte je n'arrivais à m'habituer ni à l'anglais ni aux États-Unis et, tout en étant consciente de l'âpreté du climat de New York avec ses étés où le soleil faisait brunir les pelouses et ses hivers où la neige soufflait si fort qu'elle gelait sur mes sourcils, j'y vivais sans vraiment avoir l'impression d'être en Amérique.

Quand j'y pense, je vivais pendant ces années-là dans trois mondes distincts.

Le premier était celui de la *high school* et je le partageais avec des Américains. Je ne le fréquentais que physiquement. Le matin, à huit heures, vêtue selon les saisons d'une robe sans manches et les jambes nues, ou d'un manteau à capuche avec des bottes en peau de phoque aux pieds, ma petite personne entrait dans le hall du lycée, un bâtiment en briques sur lequel flottait la bannière étoilée. J'en ressortais l'après-midi. C'était à peu près tout. Projetée dans un environnement totalement inimaginable au Japon, je l'avais rejeté avec

l'obstination caractéristique de l'adolescence sans même essayer de m'y faire accepter, et j'attendais que le temps passe.

Le deuxième n'existait au contraire que dans mon esprit, et moins j'avais le sentiment d'être en Amérique, plus il était riche. Il le devint encore plus lorsque ma mère commença à travailler dans une société japonaise à Manhattan après le départ de ma sœur, me laissant toute la maison, de la cave au grenier, à mon retour du lycée. Je m'asseyais sur un coin du canapé du salon encadré par deux lampes, des vases de Satsuma recouverts d'abat-jour en soie jaune pâle, que j'avais supplié ma mère d'acheter dans le grand magasin japonais Takashimaya de Manhattan parce que seules les choses japonaises trouvaient grâce à mes yeux, j'en allumais une et, jusqu'à la tombée de la nuit, je me plongeais dans la lecture de vieux romans japonais que mes parents avaient apportés du Japon pour leurs filles, notre chienne Della, une femelle colley obèse qui nous avait suivis aux États-Unis, couchée à mes pieds. La tête pleine de mots japonais désuets, entichée d'un Japon disparu où je n'avais jamais vécu, je vivais en rêvant jour et nuit du jour où je retournerais enfin dans ce pays qui n'existait plus. Mais il y avait aussi d'autres choses qui parvenaient jusqu'à mon cerveau. Des traductions japonaises de romans occidentaux, dans de vieilles éditions de poche aux pages jaunies arrivées chez nous je ne sais comment. Des films que je voyais dans les deux cinémas presque toujours déserts qui se trouvaient devant la gare et que je ne comprenais que vaguement à cause de mes lacunes en anglais. Des ballets et des opéras que nous allions voir au Metropolitan Opera House en grande toilette dans la voiture conduite par ma mère. Des disques 33 tours de chansons nostalgiques que mon père rapportait de ses voyages d'affaires au Japon, et même des 45 tours de chanteurs en vogue offerts par des connaissances à leur retour du Japon. Le week-end, lorsque mes parents étaient à la maison, je m'enfermais dans ma petite chambre où je jouissais de ce monde, passant parfois des heures à me regarder dans le miroir. J'avais l'impression que le futur me réservait ce que la vie a de plus beau, de plus excitant, et de plus dramatique. Peut-être s'agissait-il tout simplement de l'univers intérieur de l'adolescence, modelé par l'art et les médiations artistiques, mais il était imprégné

de nostalgie parce que je situais ce monde qui n'existait que dans mon esprit dans mon pays d'origine, ridiculement anachronique parce que je n'avais pas d'amis de mon âge, et particulièrement intense parce que j'étais solitaire. Devenue bien plus introvertie que je ne l'étais de nature, je me complaisais dans ce monde.

Je n'aurais pas pu préserver mon équilibre mental si je n'avais eu que ces deux mondes. Pour mon bonheur ou mon malheur, j'en avais un troisième. Je le partageais avec mon père et ma mère, et il était habité par des adultes japonais qui étaient surtout liés à la société où travaillait mon père. Ils me traitaient tous avec bienveillance parce que je n'étais pour eux qu'un appendice de mon père, et je leur savais gré de parler japonais. Mais il était trop ordinaire à mon goût, et j'avais du mal à croire que j'en faisais partie. Il était rempli de mots et d'expressions que je connaissais à cause de la profession de mon père, le siège, expatriation en célibataire, voyage d'affaires, service après-vente, directeur, employé local, et qui déplaisaient profondément à mon cœur de jeune fille éprise de littérature car ils me semblaient sortir de romans de gare. Mon père haïssait le sort qui l'avait fait travailler dans une grande société, ce que ma sœur et moi percevions probablement. Je méprisais inconsciemment ce monde auquel je devais pourtant le gîte, une maison américaine de taille moyenne au moins deux fois plus grande que celle où nous habitions à Tokyo, le couvert, trois bons repas par jour, et des habits qui ne me faisaient pas sentir inférieure à mes camarades de classe fortunées. J'y étais vue comme une jeune fille bavarde et je donnais peut-être l'apparence d'être heureuse. Mais ce monde-là était trop proche, ordinaire et banal.

Le nom de Tarō Azuma était apparu dans ce troisième monde.

Il était sorti de la bouche de mon père un soir pendant que nous dînions dans la petite pièce adjacente à la cuisine, qu'on appelle *breakfast room* aux États-Unis. Je m'en souviens, parce que mon père avait utilisé une expression qui ne m'était pas familière, « chauffeur à demeure ». Tarō Azuma était le nom du chauffeur à demeure que venait d'embaucher un Américain de sa connaissance.

Lorsque je levai les yeux, intriguée par cette expression inhabituelle, je ne vis que le visage familier de mon père et derrière lui le papier peint tout aussi familier de la *breakfast room*.

– Chauffeur à demeure ? répéta ma mère apparemment aussi étonnée que moi.

– Oui, il travaille pour Atwood. Et il est logé chez lui.

Puis mon père repoussa doucement son assiette, indiquant qu’il avait fini son repas. Dans l’espace qu’il libérait ainsi sur la table, il étalait le *New York Times* ou disposait des fioles en verre brun ou transparent d’où il tirait divers compléments alimentaires et pilules digestives dont sa fille adolescente n’avait aucune envie de comprendre l’utilité.

J’étais troublée.

À la différence de la Californie qui fait face à l’océan Pacifique, New York qui est situé sur la côte Atlantique comptait peu d’immigrants venus de l’Extrême-Orient. Pour moi qui y vivais en tant que fille d’expatrié, japonais signifiait d’abord les autres expatriés, des hommes qui coiffaient leurs cheveux noir luisant avec une raie sur le côté et portaient des costumes sombres, la cravate bien nouée, ou à la rigueur ceux qui pourvoyaient à leurs besoins, comme les chefs des restaurants de sushis ou les hôtes des pianos-bars japonais. Je n’avais jamais entendu parler de chauffeur à demeure. Et cet homme avait été embauché non pour conduire des dirigeants de sociétés japonaises mais un Américain qui le logeait.

– Atwood roule sur l’or, dis donc ! s’exclama ma mère en versant du thé vert sur son bol de riz.

Malgré sa préférence marquée pour le style de vie occidental, elle affirmait qu’elle n’avait pas l’impression d’avoir mangé si elle ne finissait pas son repas par du riz arrosé de thé vert accompagné de légumes en saumure.

– Je crois qu’il lui a donné du travail pour faire une faveur à quelqu’un qu’il connaît, répondit mon père.

– Tu veux dire qu’il a agi par pure gentillesse ?

Le ton de ma mère était sceptique.

– Non, Atwood n’est pas généreux à ce point. Il a dû se dire que ce garçon lui rendrait service.

– Oui, probablement. Ils sont comme ça, les gens riches, commenta ma mère en hochant la tête.

– Et puis ça doit être avantageux pour lui sur le plan fiscal, ajouta mon père. Sa société dégage de gros bénéfices. J’imagine que sur le papier, il le paie très bien.

– Ça alors ! Un chauffeur qui gagne beaucoup ?

– Non, sa fonction officielle doit être responsable des relations avec le Japon, ou quelque chose de ce genre. Sinon, il n’aurait pas pu obtenir un visa. Chauffeur, ce n’est pas un travail assez qualifié.

Atwood occupait un poste important dans une société de télévision très connue aux États-Unis et il avait aussi sa propre société qui s’était apparemment chargée d’obtenir un visa pour Tarō Azuma.

– Il est comment ? demandai-je en versant comme ma mère du thé sur ce qui me restait de riz.

– De qui parles-tu ?

– De ce chauffeur.

– Je n’en sais rien, je ne l’ai jamais rencontré.

– Il est ici depuis longtemps ?

J’imaginai un homme au visage buriné par le soleil qui avait échoué à New York avec pour seule possession les vêtements qu’il avait sur le dos après avoir longtemps bourlingué en Californie ou en Amérique du Sud.

– Non, je crois qu’il vient d’arriver du Japon.

– Alors c’est un Japonais normal ?

– Oui, je crois.

– Pourquoi est-ce qu’un Japonais normal viendrait aux États-Unis pour être chauffeur à demeure ?

Pourquoi...

Mon père ne savait comment me l’expliquer. Ma mère vola à son secours.

– Minaé, ce n’est pas comme ça que la question se pose. Personne ne vient en Amérique pour devenir chauffeur à demeure. Mais il y a des gens qui ont tellement envie d’y venir qu’ils sont même prêts à faire ce métier, si c’est pour eux la seule possibilité.

– Hum !

J'étais perplexe.

À grandir dans la nostalgie de mon pays, j'étais devenue très patriote, et je trouvais fort humiliante la manière dont les Asiatiques, généralement des Chinois, étaient représentés en Amérique. À l'époque, la télévision et le cinéma les cantonnaient à des rôles de gens de maison, cuisiniers, jardiniers, bonnes, qui ne cessaient de courber obséquieusement la tête en répétant «*Ah so*» avec un absurde sourire figé. Leur attitude me révoltait. Qu'ils apparaissent dans le rôle de domestiques logés et nourris n'était peut-être pas si éloigné de la réalité, étant donné l'histoire de l'immigration sur la côte Ouest, mais comme j'étais arrivée aux États-Unis par l'est et que je vivais confortablement dans une villa de banlieue entourée de gazon, grâce à la croissance économique du Japon, cela me paraissait témoigner de préjugés injustifiés. Comment pouvait-on venir de ma patrie, où se trouvait le quartier de Ginza avec ses néons éblouissants et où roulait le Shinkansen, le train le plus rapide du monde, un pays qui de mon point de vue de jeune patriote ne le cédait en rien aux États-Unis, pour faire un métier qui renforcerait à coup sûr les préjugés des Américains vis-à-vis des Asiatiques ?

– Toi, tu ne sais rien de la vie, mais tu veux tout mesurer selon tes critères, me lança ma mère en finissant son riz assaisonné de thé.

Sans dissimuler mon mécontentement, je ne répondis rien. Toute cette histoire ne me concernait que très peu. Mon père monta regarder la télévision et, pendant que ma mère et moi faisions la vaisselle debout devant l'évier, je l'oubliai en écoutant ses habituelles récriminations au sujet de ma sœur qui vivait depuis peu sur le campus de son université, pour qui elle se faisait du souci. «*A-t-on idée de porter des jupes aussi courtes et de montrer ses jambes comme ça ! Elle se trouve peut-être très bien, mais je ne crois pas que cela puisse plaire à un Japonais de bonne famille.*»

C'était à un moment où j'avais presque oublié cette histoire de chauffeur à demeure. Un soir très tard, entendant une voiture s'arrêter devant notre maison, j'aperçus en écartant de l'index deux lamelles du store vénitien de ma chambre une longue voiture brillante parquée

devant notre pelouse et une haute silhouette mince qui ouvrait la portière à mon père. Dans la lumière du réverbère qui l'illuminait, je vis qu'elle portait une casquette de chauffeur sur la tête. La longue voiture disparut sans me laisser le temps d'apercevoir son visage.

Cette haute silhouette était celle de Tarō Azuma.

En me voyant arriver en bas de l'escalier que j'avais descendu quatre à quatre, mon père me dit :

– J'étais avec Atwood. Il a demandé à Azuma de me déposer.

Atwood habitait un peu plus loin sur Long Island. Il avait apparemment ordonné à son chauffeur de faire un crochet par notre maison après avoir dîné avec mon père à Manhattan.

– Dis papa, cette voiture, c'était une limousine, non ? lui demandai-je d'un ton excité pendant qu'il mettait son manteau dans la penderie.

– Oui.

À la manière dont il annonça fièrement qu'elle était équipée d'un radiotéléphone de voiture et de bouteilles de whisky et de gin, je compris que le dîner avait été bien arrosé, mais la limousine n'intéressait pas plus que cela l'adulte qu'il était ; pendant que je sautillais dans l'escalier où il m'avait précédée, je l'entendis informer ma mère que Tarō Azuma lui avait fait l'effet d'être un garçon très intelligent. Pour mon père qui aimait à dire qu'il n'y a rien de pire qu'un homme bête, c'était le plus beau des compliments.

Quelque temps après, alors que cette histoire de chauffeur à demeure m'était presque sortie de l'esprit, il se fit de nouveau reconduire par Tarō Azuma. Atwood partait ce jour-là en voyage d'affaires depuis l'aéroport de La Guardia, et Tarō Azuma avait ensuite déposé chez nous mon père resté dans la voiture. En l'absence d'Atwood, entre Japonais, il l'invita à entrer.

Vêtu d'un uniforme bleu marine, Tarō Azuma, assis le dos raide sur le canapé du salon, refusa le verre de Budweiser que je lui avais apporté sur un plateau en disant qu'il ne buvait pas d'alcool et, lorsque mon père qui avait vidé le sien d'un trait, ce qui fit instantanément virer son visage au rouge, remarqua d'un ton réjoui que cela allait de soi puisqu'il était chauffeur mais qu'il avait du mérite, Azuma

ne réagit pas, comme s'il souhaitait garder ses distances, montrant ce qui pouvait passer positivement pour de la réserve, ou plus négativement pour de la méfiance.

Parce que j'étais encore une très jeune fille, la vision de ce jeune homme splendide, si différent de ce que je m'étais imaginé, me troublait. Le contraste qu'il offrait avec mon père avec ses lunettes, son visage rond empourpré par la bière, qui riait tout fort de ce qu'il venait de dire, était saisissant. Il leva les yeux vers moi sans m'adresser la parole, et je m'enfuis dans la cuisine, rentrant la tête dans les épaules, agrippant le plateau des deux mains pour en revenir avec un gobelet de thé que je posai devant lui avant de quitter la pièce. Il ne s'était pas montré plus aimable avec ma mère. Elle qui monopolisait souvent l'attention des invités de mon père en leur parlant sur le ton de la confidence et en riant très fort l'avait salué poliment avant de me rejoindre. Nous avions bavardé sans entrain dans la *breakfast room*. Il nous arrivait de ne pas tenir compagnie à mon père et à ses invités dans le salon ; selon les sentiments qu'ils nous inspiraient, notre conversation était animée lorsque nous l'acceptions de bonne grâce, et décousue si nous le faisions à contrecœur.

– Il n'a pas l'air bien gai, me glissa ma mère.

Mon père fit irruption dans la pièce.

– Où sont les bandes Linguaphone dont tu te servais autrefois ? demanda-t-il à ma mère du ton particulier qu'il avait lorsqu'il était de bonne humeur, en nous faisant sentir son haleine chargée de bière.

Il s'agissait de bandes magnétiques à l'ancienne, sur de grandes bobines.

– Elles sont rangées quelque part.

– Tu sais où ?

– Oui. Tu veux que je te les apporte ? demanda-t-elle sans enthousiasme en posant son gobelet sur la table.

– Oui, s'il te plaît.

Elle revint dans la cuisine après avoir déposé dans le salon les bandes qu'elle était allée chercher au premier étage.

– Papa veut toujours faire le généreux.

Il venait apparemment de donner à Tarō Azuma cette méthode

qu'il lui avait achetée à notre arrivée aux États-Unis pour l'aider à apprendre l'anglais et dont elle avait cessé de se servir lorsqu'elle avait compris qu'il lui suffisait pour le quotidien de savoir dire *this, please, oh, great, thank you*.

– Elles étaient chères, non ? lui demandai-je, du regret dans la voix.

Jamais je ne les avais écoutées, parce que je n'avais fait aucun effort pour apprendre l'anglais.

Ma mère ne me contredit pas, mais elle s'empressa de dire en nouant son tablier qu'il valait mieux que quelqu'un les utilise au lieu de les laisser dormir au fond d'un placard ; elle avait retrouvé son sens de l'hospitalité, car elle ajouta qu'elle allait découper un pamplemousse pour cet invité qui ne buvait pas d'alcool et elle se retourna pour ouvrir le réfrigérateur.

Elle me disait souvent que ses amies lui enviaient autrefois ses hanches minces, mais les subtilités des canons de la beauté japonaise m'échappaient parce que j'avais grandi en Amérique et son orgueil m'était incompréhensible.

Tarō Azuma resta environ une heure chez nous. Nous sommes sorties de la cuisine en entendant Della aboyer et l'avons vu debout dans l'entrée, tenant maladroitement sa casquette de chauffeur à la main. Je remarquai qu'il avait le teint sombre pour un Japonais, et la peau brillante.

– Vous êtes jeune, ça sera très instructif.

– Oui.

Je crus qu'il parlait des bandes Linguaphone, mais la suite de la conversation me fit comprendre que je me trompais.

– Voir de si près de riches Américains, c'est loin d'être inintéressant !

Tarō Azuma rit complaisamment. Quelque chose dans sa voix me déplut, et je ressentis une vague inquiétude pour mon père qui avait peut-être tort de trouver sympathique cet homme dont il aurait dû se méfier.

– De toute manière, vous n'avez pas le choix pour l'instant. À cause du visa.

– Oui.

– Dépêchez-vous d'apprendre l'anglais ! Il faut que vous sachiez tout ça par cœur, ajouta-t-il en désignant du menton les bandes magnétiques.

– Oui, répondit Tarō Azuma avec une expression docile.

Il remit sa casquette pour nous dire au revoir en s'inclinant légèrement, et il disparut.

Je regardai les deux phares de la limousine s'éloigner depuis l'une des hautes fenêtres étroites qui encadraient la porte d'entrée de la maison. Elle roulait silencieusement comme en flottant dans la nuit.

Lorsque j'entrai dans la cuisine avec le plateau sur lequel j'avais mis les verres du salon, mon père disait à ma mère que le jeune Azuma n'avait pas fini le lycée au Japon.

Cela m'étonna tellement que je poussai un cri de surprise.

– Il a perdu ses parents très jeune, continua-t-il, d'une voix un peu émue, probablement parce qu'il était devenu lui-même orphelin très tôt et qu'il en avait souffert. Il a été recueilli par son oncle et il n'a pas eu la vie facile, ajouta-t-il.

– Et il a quel âge ? demandai-je en posant le plateau sur l'évier en même temps que ma mère réagissait en disant : « Ah bon ! »

– Un peu plus de vingt ans, je pense.

– Il est tout jeune !

J'étais de nouveau surprise. Je n'avais encore jamais rencontré en Amérique de Japonais d'un âge si proche du mien. Ce n'est pas seulement parce qu'il travaillait que je l'avais classé d'emblée dans la catégorie des adultes. Rien dans son expression sévère ne laissait voir l'insouciance de la jeunesse.

– Oui. Parce qu'il n'a pas attendu de terminer le lycée pour commencer à travailler.

– C'est assez exceptionnel, de nos jours, commenta ma mère.

– J'avoue que ça m'a un peu étonné. Mais à bien y penser, il y a dans ma société quelques employés qui ont arrêté leurs études après le collège, dit mon père en commençant à compter sur ses doigts.

– Je l'ignorais !

RÉALISATION PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2009, N° 63845 (00-0000)
Imprimé en France